



Crina-Magdalena Zarnescu

Les symboles du passage : la porte et l'escalier

SYMBOLS OF PASSAGE: THE GATE AND THE STAIRS

ABSTRACT

The universe has since time immemorial been considered unique and unitary. The visible meets the invisible, the sensorial meets the intelligible, the sacred meets the profane, the human meets the divine. There are spaces of communication, of passage, of correspondence where humans comes into contact with the cosmos by an imagined hereafter which makes them aware of a genuine fundamental unity. This paper analyses some passage symbols as the gate and the stairs, whose semantic is rendered even more intense by their encounter with the myth on the diachronic-vertical axis and with arts on the synchronic-horizontal axis.

KEYWORDS

Fantasy; Portal; Gate; Stairs; Symbol; Myth; Fractal.

CRINA-MAGDALENA ZARNESCU

Université de Pitești, Roumanie

crina_zarnescu@yahoo.fr

Ce qui est en bas, est comme ce qui est en haut : ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas, pour faire les miracles d'une seule chose.

Hermès Trismégiste

On se demande pourquoi ces derniers temps la littérature de science-fiction ou *fantasy* a pris un tel essor, multipliant le nombre de fans et envahissant des territoires vastes de la création littéraire et cinématographique. Serait-ce ce désir de l'individu de revivre l'enfance quand tout était possible et de se libérer des contraintes du monde « adulte », ou, peut-être, de trouver un contrepoids à une société mercantile qui semble avoir anéanti le rêve et l'imagination ? Quoi qu'il en soit, par ce genre de création l'homme rencontre au plus profonde de lui-même l'*homo religiosus* qui vivait aux temps immémoriaux dans l'intimité du sacré et du magique. Comme disait Mircea Eliade le profane se laisse parfois transpercer par les signes annonciateurs d'un autre monde apparemment invisible ou englouti dans le visible souvent trompeur et qui complète ainsi l'individu « unidimensionnel ». Par l'imaginaire l'homme acquiert « la troisième dimension » qui confère à son existence le sentiment de vivre intensément par une surabondance du vécu, cette « éternité retrouvée » dont parle G. Durand¹. L'espace-



temps de l'imaginaire est différent par rapport au temps-espace intelligible et s'agrandit/ se dilate ou se diminue selon les vœux du personnage ou conformément à sa configuration. Par le fantastique, l'écrivain insère ou dissout le temps historique, chronologique – cette fatalité qui pèse sur l'homme, selon M. Eliade – dans un temps « atemporel », infini qui confère à l'individu la possibilité de mener une vie immensurable et immesurable par l'horloge. Cette fuite vers le point zéro de l'existence temporelle proclame le droit à l'éternité et inaugure le triomphe sur « l'entropie temporelle » !²

L'univers est perçu depuis les temps les plus reculés comme unique et unitaire. Le visible se donne la main avec l'invisible, le sensoriel avec l'intelligible, le sacré avec le profane, l'homme avec la divinité comme dans une sorte de solidarité ontologique. Il y a des endroits de communication, de passage, de correspondance qui nous amènent à découvrir un monde d'analogies où tout signifie et entre en résonance pour rendre cohérent ce profond sentiment de communion spirituelle.

Le passage devient dans une lecture mythologique d'un simple mot insignifiant du dictionnaire un symbole chargé de significations qui relie l'imaginaire mythique au symbolisme littéraire, linguistique, artistique ou psychanalytique. Le passage est signalé par une série d'indices plus ou moins cryptiques à partir d'une simple ligne de démarcation géographique entre des pays différents et identités différentes – identité *vs* altérité – jusqu'aux portes et portails ou vortex qui apparaissent dans des textes et films, en tant que métaphores de la correspondance, de l'ouverture vers un monde autre, soumis à des réglementations insolites qui échappent à l'entendement commun. Le passage sous-tend, donc, une transgression des limites et qui implique, à la fois, un certain niveau de compréhension, de culture,

de civilisation et, surtout, d'élévation spirituelle. Il faut avoir cette aptitude à percevoir le magique, à saisir l'invisible pour que l'individu dépasse l'état de « verrouillé » selon le langage potterien et appréhende les merveilles d'un autre monde. En passant, il faut rappeler que l'ouverture supposée par le passage va de pair avec la clôture et l'isolation (subjective) engendrées par le rythme de l'univers ainsi que par la rythmicité de la respiration – expiration/ inspiration – ou *pneuma*, essence de l'existence et *souffle vital*. Le passage incite l'esprit aussi de par son ambiguïté sémantique, due, d'habitude, au glissement paradigmatique d'une séquence à une autre, à se laisser téléporter discrètement du réel au fantastique, du sacré au profane, du présent au passé dans une sorte de va-et-vient magique. Au niveau symbolique, le passage est susceptible de relever des problèmes ontologiques et métaphysiques du fait que le personnage est mis à l'épreuve dans cet autre monde où il s'achemine pour recouvrer son identité. Le passage parle alors d'une initiation et de la responsabilité dont le héros fait preuve en s'assurant certains devoirs. Au niveau rhétorique, le passage s'étaye sur une série de références subtiles qui densifient les rapports connotatifs entre le virtuel et le manifeste en investissant la métaphore d'une force de suggestion encore plus prégnante. *L'au-delà* fait coïncider espace et temps, considérés, par exemple, dans la physique quantique, comme des dimensions relatives parce que subjectives. Il y a un grand nombre de symboles du passage tels *la porte, le seuil, le miroir, la cave, la grotte, le creux (d'arbre), l'escalier* etc., mais qui peuvent être groupés ou insérés selon leur degré de ressemblance dans telle ou telle catégorie symbolique. Ainsi, la porte rassemble suivant l'ouverture sémiotique le miroir, le vortex, le seuil, la cave, la grotte, le creux (d'arbre), tandis que l'escalier ou l'échelle tout ce qui se rattache au symbolisme de



l'ascension et de la verticalité, à savoir l'axe du monde, l'arbre cosmique, la ziggourat babylonienne, la tour, la croix et même la bibliothèque, si on pense à la bibliothèque imaginée par Borges et qu'on se représente comme un assemblage de lignes verticales et horizontales, de galeries, d'étages qui supposent autant de passages vers d'autres ouvertures mystérieuses.

1. *La porte, le portail, le vortex.* La porte a une longue tradition dans tous les mythes païens ou dans la religion judéo-chrétienne et remonte à des milliers d'années. Elle rassemble tout le réseau sémantique qui porte sur l'idée de passage soit sur l'horizontale des mondes parallèles, soit sur la verticale du monde divin qui abolit les contraintes temporelles dans un présent éternel. Jésus Christ – « Je suis la Porte », la porte entre l'Ancien et le Nouveau Testament – témoignait par son sacrifice de l'absolution de l'homme pêcheur devenu immortel et annonçait le passage de la vie terrestre à la vie supraterrrestre, dans cet itinéraire qui inscrit l'homme dans son évolution de la terre vers le ciel. Son sémantisme riche lui accroît l'ambiguïté. La porte est l'invitation doublée d'une interdiction, elle est aussi l'aboutissement et le commencement, quelque étrange que paraisse ce voisinage lexical mais le passage qu'elle symbolise marque à la fois la fermeture d'un monde connu, la fin d'un voyage, et l'ouverture vers un monde inconnu, mystérieux, voire même terrifiant. Dans presque tous les mythes et légendes où il y a une porte il y a également une interdiction supposant une punition. Franchir le seuil c'est accepter les conséquences qui sont d'habitude de nature ontologique. Le franchissement du seuil fait partie de l'aventure initiatique à laquelle le protagoniste acquiesce. L'interdiction qui redouble le mystère rend encore plus tentante l'entrée dans cet au-delà. Pensons à deux contes de fées célèbres « Barbe-Bleu » de Charles Perrault ou bien « Jeunesse sans

vieillesse et vie sans mort » de P. Ispirescu où le passage s'accompagne d'une punition.

Dans *La poétique de l'espace*, Gaston Bachelard évoque les vertus polyphoniques du symbolisme de la porte souvent contradictoires et permutables :

La porte c'est tout un cosmos de l'Entr'ouvert. C'en est du moins une image princeps, l'origine même d'une rêverie où s'accumulent désirs et tentations, la tentation d'ouvrir l'être en son tréfonds, le désir de conquérir tous les êtres réticents. La porte schématise deux possibilités fortes, qui classent nettement deux types de rêveries. Parfois, la voici bien fermée, verrouillée, cadenasée. Parfois, la voici ouverte, c'est-à-dire grande ouverte.³

L'interdiction doublée d'une punition est soit supposée, soit concrétisée par la présence des figures de monstres, variantes de cerbères, qui gardent l'entrée dans cet autre monde mystérieux. Ces gardiens – des êtres fabuleux – viennent comme toutes les autres figures syncrétiques des civilisations anciennes où ils représentaient à la fois des génies protecteurs d'un espace sacré contre des forces maléfiques et des démons ou des émanations diaboliques d'un monde infernal. Somme toute, le gardien est le signe du passage d'un monde à l'autre, d'une épreuve, voire même d'un reflet des angoisses ou des peurs qui gisent dans le subconscient de l'individu face à l'inconnu. Tous les animaux fabuleux qui apparaissent dans la série *Harry Potter* et rythment l'évolution spirituelle du jeune homme évoquent autant les obstacles surgis devant lui que les réverbérations de ces propres craintes. Passer ces épreuves, franchir les obstacles et les seuils supposent une confrontation avec soi-même, un affranchissement de ses propres monstres (le chaos qui



règne à l'intérieur) et des limites humaines pour recouvrer l'harmonie et restructurer sa personnalité ainsi aguerrie. Il s'ensuit que *le seuil* qui fait partie aussi du symbolisme du passage se rattache à la porte et à l'idée de transcendance. Il est toujours protégé par des entités *douanières*. Le seuil symbolise à la fois l'union et la séparation et par sa présence implicite dans l'ensemble ésotérique de la porte il constitue un élément essentiel du passage. *Franchir le seuil, rester sur le seuil* ou être *rejeté en-dehors*, en voilà trois situations liés aux rites archaïques de passage qui signifient les deux premières le désir d'être accueilli, doublé d'une certaine hésitation et la troisième le refus net et l'interdiction. Ces expressions sont passées dans le vocabulaire usuel tout en conservant par leur côté imagé les traces du symbolisme mythique.

Le trou ou le creux (d'un arbre) et le miroir qui engloutissent Alice dans le roman de Lewis Carroll, *Alice in Wonderland*, sont autant de variantes de la porte en tant que passage. Ce creux ou trou qui s'apparente à la même famille symbolique que les autres éléments de passage fait téléporter la petite fille dans un autre monde. Le voyage dans ce monde à l'envers en est un initiatique. Elle acquiert par la suite un autre rapport avec les choses et les êtres de son monde et en parvient plus réfléchi. Le petit livre de Lewis Carroll est exploité différemment par les metteurs en scène. Qu'elle ingurgite des champignons hallucinogènes, qu'elle traverse un miroir ou tombe accidentellement dans le creux d'un arbre, Alice prend contact à travers ces « passages » avec un monde imaginaire amplifié par l'imagination de chaque personnage à part. C'est comme si elle passait d'un monde à l'autre à l'intérieur d'un même monde, paraît-il en spirales, créés par l'imagination individuelle et, selon les dimensions de cet autre monde, elle s'agrandissait ou se rapetissait. Tim

Burton, le metteur en scène de la plus récente variante d'Alice, met en valeur des trajectoires différentes à peine esquissées par l'auteur, surchargeant le côté agressif du combat entre le bien et le mal. Alice, une sorte d'avatar de Jeanne d'Arc transposée dans un monde mythique, prend conscience des valeurs de sa propre vie réelle par la confrontation avec des éléments surnaturels qui transforment le comique des « personnages et des situations » dans un tragique existentiel. Les cartes deviennent les interfaces du Mal. Dans *Les Chroniques de Narnia*, les enfants rencontrent leur projection idéalisée entrant dans le monde imaginaire par la porte d'une armoire magique qui sépare l'enfance d'une jeunesse responsable et engagée. Ce monde merveilleux les investit des forces à peine rêvées pour qu'ils puissent devenir des justiciers et rétablir un ordre aboli, dans le monde réel et qu'ils fuyaient à cause de la Seconde Guerre mondiale.

2. *L'escalier* est un ensemble unifié formé de lignes horizontales et verticales qui évoquent métaphoriquement un réseau très structuré des rapports entre le monde humain et le monde divin à l'intérieur de l'Existence universelle et les étapes qu'il faut parcourir pour accéder à un niveau supérieur. Lui-même symbole de passage, l'escalier ouvre la série d'éléments hiérophaniques qui correspondent à *l'axis mundi* : arbre, colonne, (colonne vertébrale) pont, ziggourat, voire même bibliothèque, échelle infinie de la connaissance supérieure. Le conte *Jack et le haricot magique* exploite l'idée d'axe qui unit la terre au ciel sous la forme de *l'arbre cosmique* ou *l'arbre du monde* qui apparaissait dans les traditions anciennes comme une sorte d'acquiescement du ciel de révéler aux humains les secrets divins. Ce sont aussi, selon M. Eliade, les marques de l'hiérophanie, les irruptions du sacré dans le monde profane. Mais, dans le conte, le haricot-escalier n'est



qu'une opportunité pour Jack de trouver dans l'empire de l'ogre l'oie aux œufs d'or et s'enrichir par la suite. Un succédané symbolique de l'arbre est la harpe volée par Jack, un vrai psychopompe, qui relie par sa musique le ciel à la terre. On voit bien qu'il y a une série de variantes symboliques de l'escalier, bien ancrées depuis toujours dans la conscience humaine d'une unité foncière de l'univers où tout est en relation et les coupures, les fissures, s'il en existe, ne font qu'attirer l'attention sur la refonte de tous les éléments selon le pattern originare.

L'escalier rythme surtout l'idée d'évolution spirituelle par l'ascension qu'on fait du monde humain vers le monde divin, des connaissances confinées au monde visible et réel vers les vérités supérieures, transcendantes et fondamentales. Variante métonymique de la bibliothèque, il constitue un « modèle cosmique » qui rappelle ses correspondances chez Borges ou Eco avec, sans doute, les charges philosophiques et sémiotiques appropriées à leur vision et investissant, par la suite, d'autres corrélations thématiques. Les étages et étagères coïncident avec les échelons comme autant de niveaux hiérarchiques représentant des mondes, à savoir les degrés de l'Existence universelle et de l'élévation spirituelle. Les marches ascendantes sont les reflets des anges dans l'imagerie ésotérique en tant qu'émanations supérieures de l'être divin. Dans la Bible et le Talmud de Jérusalem l'échelle « qui relie le haut et le bas possède le sens de l'octave car à chaque degré correspond un autre niveau. »⁴ Le Christ et la croix, l'homme, le mont et l'arbre, le monastère se rattachent tous au symbolisme ascensionnel. Mais l'escalier indique une ascension graduelle et une voie de communication, à double sens, entre différents niveaux. Dans la série *Harry Potter* l'escalier évoque tous ces rapports symboliques rendus encore plus significatifs par le mouvement que font les parties de l'escalier quand

les élèves de l'école des sorciers, le collègue de Poudlard, le montent pour être à un moment donné déposés à tel ou tel étage. C'est une sorte d'escalier-ascenseur qui rappelle l'ascenseur des textes de M. Eliade, *Pe strada Mântuleasa (Rue Mântuleasa)* ou bien *In curte la Dionis (Dans la cour de Dionysos)* et qui fait partie d'une série symbolique marquée par l'idée de passage. Ainsi, le corridor, la galerie, l'escalier, l'étage, l'ascenseur, éléments du monde profane, deviennent dans la rhétorique symbolique de l'écrivain les manifestations d'un monde mythique, les dérivés du registre du passage qui se rattachent aussi au mythe du labyrinthe, du double et de tout véhicule qui facilitent l'ascension ou la descente vers un autre univers. Les rites du passage qu'on retrouve dans toutes les coutumes humaines symbolisé par l'échelle et sous de différentes formes dans la Bible parlent tous du voyage initiatique que fait l'âme du monde sensible au monde inintelligible, voyage qui évoque aussi l'existence d'un monde archétypal idéal, selon la conception platonicienne. M. Eliade synthétise ainsi tous les dérivés du symbolisme ascensionnel par la transcendance de la vocation humaine et la pénétration dans des niveaux cosmiques supérieurs.⁵ Au fait, tous ces éléments symboliques du passage ainsi que l'idée qui les ressource, s'intègrent dans la conception d'un univers unique et unitaire où tout est en relation et correspondance.

Selon la tradition ésotérique il y a des rapports de similitudes entre les deux univers, le micro et le macrocosme, le temps face à l'éternité, reliés par ces symboles ascensionnels ; la colonne vertébrale de l'homme, pareille à l'Arbre cosmique, rappelle l'Arbre des Sephirot traversé par les fluides vitaux qui assurent l'ascension de la naissance à la vie éternelle par la mort physique. Dans la tradition judéo-chrétienne l'escalier rappelle l'Arbre de la Connaissance du



Paradis divin d'où l'homme a été chassé. L'échelle de Jakob renferme le symbole de l'es-

poir : même si l'homme a été rejeté du Paradis, son union avec Dieu subsiste. Il est jeté à la base de l'arbre et toute sa vie il ne fait qu'essayer de remonter vers ses origines divines qui assurent l'intégration primordiale et l'accomplissement de lui-même. Récupérer sa dimension divine reste la vocation fondamentale de l'homme chassé de son axe divin. Dans l'Évangile selon Jean, Jésus Christ dit : « Je suis la Voie, la Vérité, la Vie » pour compléter plus loin « Je suis la Porte », affirmation qu'il faut comprendre dans le sens de l'ascension de l'homme vers le monde divin. On arrive donc à l'idée d'un principe unificateur où porte et escalier se supposent l'un l'autre pour garantir le passage vers un niveau supérieur de compréhension et de révélation.

Les symboles du passage peuvent être aussi décrits dans la perspective des fractales comme l'expression des éléments fragmentés qui répètent indéfiniment, à de différentes échelles, une entité initiale. Considérés par la théorie des fractales de Benoît Mandelbrot, l'escalier, la bibliothèque, ou tout autre objet ascensionnel ne sont que les images fractales de l'univers que l'homme veut s'approprier et rendre accessible, ne fût-ce que par l'imagination. Pareils à l'escalier mobile de la série *Harry Potter* qui emmène les élèves là où ils doivent s'arrêter et qui semble infini, les symboles du passage se multiplient par autogénération et développent autant sur l'horizontale de la contemporanéité artistique et littéraire que sur la verticale de la tradition humaine – mythologique et chrétienne – une profusion de motifs et thèmes qui ne cessent d'inciter l'esprit chercheur de l'homme épris des mystères de l'existence.

Bibliographie

Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1981.

Pierre Brunel (dir.) *Mythes et littérature*. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1994.

J. Chevalier & A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982.

Gilbert Durand, *Figures mythiques et visages d'œuvre. De la mythocritique à la mythanalyse*, Paris, Dunod, 1992.

Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965.

Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, 1969.

René Guénon, *Symboles de la science sacrée*, Paris, Gallimard, 1977.

Michel Leiris, « Le sacré dans la vie quotidienne », in *Le Collège de Sociologie, 1937-1939*, éd. Denis Hollier, Paris, Gallimard, 1979, rééd. Folio, 1995.

Annick de Souzenelle, *Le symbolisme du corps humain*, Paris, Albin Michel, 1991.

Notes

¹ Gilbert Durand, *Figures mythiques et visages de l'œuvre. De la mythocritique à la mythanalyse*, Paris, Dunod, 1992, p. 281.

² *Idem*, p. 290.

³ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1981, p. 200.

⁴ J. Chevalier & A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982, p. 384.

⁵ *Ibidem*, p. 386.